

Patrimoine : suivez nos guides...

ÉDITORIAL

Nouvelle formule du
CAES Le Magazine

p. 3

FOCUS

Villa Clythia : bain de jouvence
pour une villa de bord de mer

p. 8

RENCONTRE

Henri Ostrowiecki : la quête de
la tranquillité d'esprit

p. 14

Grand angle
Le tour du monde
en 14 600 jours

Plus d'infos, plus de photos sur caes.cnrs.fr

CAES LE MAGAZINE du CNRS LE WEB

Jocelyne, retraitée

Karima, *chercheur*

Corinne, *chargée des colloques dans un labo*

Mai-Anh, *ingénieur de recherche*



On n'a jamais autant
parlé de vous

“Ça tourne... Action !

Retour sur notre 5^e Festival de théâtre en Oléron. Sous le signe de l'image fixe et de l'image animée, de la photo comme la vidéo. Récit en sept séquences. – Séquence 1. Situation - 45° 95' de latitude Nord, 1° 25' de longitude Ouest. Océan Atlantique, samedi 28 juin 2008. Devant moi, les 35 hectares d'espace ouvert du village de vacances où pas une voiture ne circule. Impression de sérénité, d'apaisement, de silence, d'abandon même ; impression d'un monde coupé du monde. Au loin...

Retrouvez l'intégralité de cet article
du Magazine sur notre site
www.caes.cnrs.fr
rubrique Nos publications



3| Éditorial

La nouvelle formule du CAES Le Magazine : c'est vous !
François Rochigneux

4|7 Patrimoine : suivez nos guides...

• *Saint-Guilhem-le-Désert*
Une vallée riante, une abbaye carolingienne, un village médiéval
Jean-Claude Richard

• *Musée d'Arles antique : exposition César*
Les doigts à la conquête de l'œuvre
Jean-Pierre Brun

• *Parc du campus de Gif-sur-Yvette*
Promenons-nous dans les bois...
Laurent Mandeix

8| Focus

• *Villa Clythia*
Bain de jouvence pour une villa de bord de mer
Laurent Mandeix

9| Insolite

10|11 La vie du CAES

• *Mandat 2007-2011 du conseil d'administration*
Bilan d'une belle aventure
Yannik Hoppilliard

12|13 Grand angle

• *La recherche là où on ne l'attend pas*
Jacky Lanoisellé ou le tour du monde en 14 600 jours

14|15 Rencontre

• *Henri Ostrowiecki*
La quête de la tranquillité d'esprit
Laurent Mandeix

La nouvelle formule du CAES Le Magazine : c'est vous !

On n'a jamais autant parlé de vous... C'est dans cet esprit que nous avons conçu la nouvelle formule de votre publication : *CAES Le Magazine*. La voici entre vos mains, fruit d'une évolution commencée à l'automne 2010. De nouvelles rubriques, présentées dans une maquette rénovée, avec une nouvelle fonte.

Dans ce numéro, nous vous invitons à nos journées du patrimoine : une visite de musée avec Jean-Pierre, l'homme qui se fabrique ses propres images à partir de ses doigts ; une incitation à un voyage à Saint-Guilhem-le-Désert par Jean-Claude, amoureux du lieu ; une promenade en compagnie de Valérie dans un décor exceptionnel à Gif-sur-Yvette, où la nature est reine. Nous vous emmenons sur les traces de Jacky, une carrière passée en mer, mélange d'exigence et de passion. Nous vous proposons une rencontre avec Henri, ou la longue quête d'une identité.

Notre volonté est de porter un regard original sur l'actualité sociale et les évolutions de ce monde en perpétuel mouvement. La réflexion n'empêchant pas une certaine légèreté pimentée d'humour. La richesse et la diversité du vivier CNRS le permettent. Nous n'oublions évidemment pas l'information des agents sur les actions nationales et locales menées par le CAES. Les actions des uns devenant incitations pour les autres. Cette ambition du comité de rédaction doit se concrétiser ensemble : vous installer au cœur de nos préoccupations vous oblige aussi à occuper la place !

Alors, Clas, Séras, régions, centres de vacances, commissions, nous attendons vos commentaires, suggestions, contributions : tous à vos claviers !

François Rochigneux

Président sortant de la commission Communication

CAES du CNRS LE MAGAZINE est publié par le Comité d'action et d'entraide sociales du Centre national de la recherche scientifique
2, allée Georges-Méliès - 94306 Vincennes Cedex
Tél. 01 49 57 50 00 - magazine@caes.cnrs.fr
Directeur de la publication : Jacky Hirsch.
Directeur de la rédaction : Denis Claisse.
Comité éditorial : Dominique Ballutaud, Denis Claisse, Yannik Hoppilliard, François Rochigneux, Marie-Madeleine Usselman.
Ont participé à ce numéro : Jean-Pierre Brun, Yannik Hoppilliard, Laurent Mandeix, Jean-Claude Richard, François Rochigneux.
Journaliste conseiller éditorial : Olivier Schneid.
Secrétaire de rédaction : Laurent Lefèvre.
Conception graphique : Paulette Medina
Impression - Routage : Assistance Printing (France)
Prix au numéro : 2 €

Photos de couverture :
© OTI Saint-Guilhem-le-Désert. Vallée de l'Hérault.
© DR.

Un musée qui se découvre du bout des doigts, un coin de nature inattendu à deux pas du RER, une vallée riante qui abrite une abbaye carolingienne fondée par le légendaire Guillaume d'Orange. Sans attendre les journées du patrimoine des 17 et 18 septembre prochain, suivez les guides du magazine du CAES !

Saint-Guilhem-le-Désert

Une vallée riante, une abbaye carolingienne, un village médiéval

Recommandés par le *Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle* dès le XII^e siècle, Saint-Guilhem-le-Désert et son abbaye forment un ensemble unique, propice à toutes les rêveries et à toutes les balades.

Jean-Claude Richard

Directeur de recherche au CNRS

« Les montagnes sont si hautes, les défilés si profonds, les torrents font tant de bruit qu'il n'est homme sur terre qui ne s'en épouvante », raconte la Légende de Guillaume d'Orange qui décrit les lieux dans lesquels le héros épique vient, pour son *Moniage*, chercher la « solitude du désert »...

Creusée dans le calcaire jurassique de la Séranne par les eaux du Verdus, la vallée de Gellone^[1] devait être plus riante que les autres petites vallées de la rive droite de l'Hérault qui ne possèdent pas d'eau permanente. Une occupation préhistorique et antique est attestée, et la légende du méchant Géant, qui occupait les lieux avant le monastère, en a gardé le souvenir.

Vie et légende de Guillaume d'Orange

Cousin germain de Charlemagne, Willelmus ou Guillaume au Court-Nez, plus connu sous le nom de Guillaume d'Orange (755-812), présidait aux destinées militaires et administratives du Sud-Ouest de l'ancienne Gaule. Il avait pour tâche d'arrêter les incursions venues de la péninsule Ibérique. À l'âge de 23 ans, Guillaume se bat, à Saragosse et à Roncevaux, aux côtés de l'empereur. En 793, il l'accompagne à la bataille de l'Orbieu, et en 803 à la première prise de Barcelone.

En 804, Guillaume accorda une importante donation à une communauté monastique^[2] de la vallée de Gellone. Par cet acte généreux, l'abbaye carolingienne va pouvoir disposer des bâtiments nécessaires au culte et à la vie des moines. En 806, Guillaume se retira dans « son » monastère, où il mourut le 28 mai 812. Il fut élevé au nombre des saints, au X^e siècle, sous le nom de saint Guilhem.

L'abbatiale est fondée sur une crypte destinée à recevoir les reliques les plus sacrées : un fragment de la Croix du Christ que Guillaume tenait de Charlemagne. Plus tard, le corps de

Guilhem lui-même y sera offert à la vénération des fidèles et des pèlerins. Si bien qu'au plein Moyen Âge, le *Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle* invite ses lecteurs à ne pas oublier, en chemin, de se rendre en ces lieux !

De cette abbaye, il ne subsiste que la crypte et quelques éléments architecturaux ou sculpturaux, car le monastère est rebâti au XI^e siècle. Remarquable par la pureté de ses lignes, son austérité et ses admirables proportions, la nouvelle abbatiale abrite les offices monastiques et s'ouvre aux fidèles pour les grandes cérémonies de l'année liturgique.

Un cloître est construit et deux de ses galeries – démolies au XIX^e siècle – sont richement ornées de sculptures. Ces dernières se trouvent pour la plupart à Montpellier, ou au musée des Cloîtres à New York^[3]. Au XIII^e et au début du XIV^e siècle, quatre galeries dénuées de sculptures sont établies à l'étage. Autour du cloître s'ordonnent les bâtiments conventuels : salle capitulaire, réfectoire, dortoir. Les bâtiments agricoles et les communs sont au-delà.

Après la Révolution, l'abbatiale devient église paroissiale, et les bâtiments conventuels sont vendus à des particuliers qui y établissent des logements ou des industries. Aujourd'hui, l'ensemble appartient à la commune ou à l'Association diocésaine. Le réfectoire sert de musée lapidaire, qui doit s'étendre à la salle capitulaire et au dortoir. Une partie des bâtiments est affectée au presbytère et à une communauté de religieuses. Dans l'abbatiale, peu transformée depuis le Moyen Âge, on peut admirer un autel médiéval en marbre sculpté, le reliquaire de la Croix et des orgues construites par Jean-Pierre Cavallé^[4].

Communauté fortement imbriquée

Autour de l'abbaye est né un village de petites maisons, disposées en damier le long de l'unique voie

d'accès, constituant un village-rue qui a gardé sa structure urbanistique. Protégés par le monastère, les habitants étaient à son service pour les constructions, l'agri-culture et l'élevage sur des concessions qui leur avaient été attribuées. Les moines – qui exerçaient, depuis le XIV^e siècle, leur tutelle sur le développement économique et sur l'administration des syndics communaux – n'étaient pas en capacité de mettre en valeur le simple territoire « communal » immédiat (environ 3 000 hectares).

La population disposait de deux églises paroissiales : Saint-Laurent à l'est devenue maison communale, et Saint-Barthélemy à l'ouest où, selon la tradition, Albane et Bertrane, sœurs de Guilhem, avaient elles aussi fondé un monastère. La frontière de ces deux paroisses se trouvait à la hauteur de l'abbatiale, déterminant ainsi deux ensembles parfois concurrents ou même hostiles : les « nobles » ou « miquelets » pour les « barthélémites », et les « manants » ou « pourtalencs » pour les « laurentiens » !

À l'intérieur du village, de nombreuses activités artisanales occupaient les rez-de-chaussée : commerces, étables, tanneries, poteries... Quelques édifices particuliers abritaient des moulins à huile, moulins à blé, fours à pain, distilleries, savonneries... Un artisanat local utilisant les racines du buis produisait des boules tournées qui étaient ensuite cloutées.

À l'extérieur, la mise en valeur de la vallée a donné naissance à des jardins, des prés, des vergers et, sur les pentes, à la culture des plantes aromatiques et des oliviers (30 000 oliviers recensés dès le XIX^e siècle). Mais l'agriculture et la viticulture en particulier demandaient des terres plus vastes et planes qui étaient disponibles sur le territoire des communautés voisines : à Saint-Jean-de-Fos, prieuré de l'abbaye, ou à Aniane.

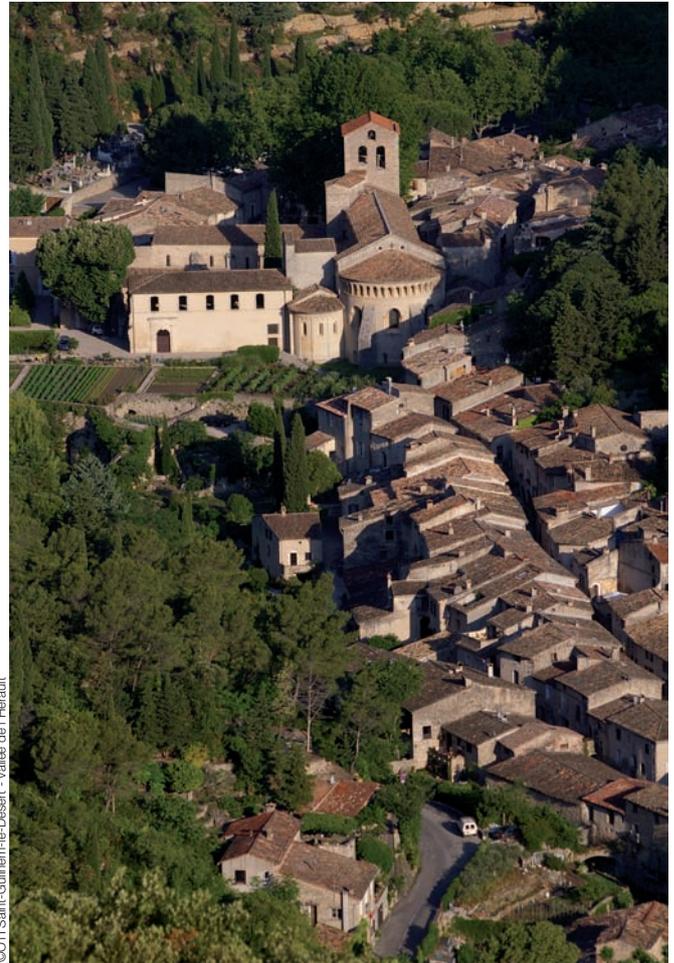
Dans un espace limité – muré avec des portes fortifiées, surmonté de tours (refuges et greniers) et dominé par un château⁽⁴⁾ –, le village de Saint-Guilhem-le-Désert et son abbaye constituent, depuis le XII^e siècle, une communauté fortement imbriquée et unie, dont l'originalité tranche encore sur ses voisines.

Dans cette vallée où histoire et légendes se rencontrent et s'interpénètrent, l'inspiration vient aux écrivains, aux poètes, aux artistes. Devant tant de charme et de sérénité – heureusement encore préservés –, ils y trouvent leur bien et leur épanouissement, qu'ils soient habitants, touristes ou pèlerins... ●

En savoir plus

- *Saint-Guilhem-le-Désert et sa région*. 4^e éd. Les Amis de Saint-Guilhem-le-Désert, 2005. 200 p.
- *L'Abbaye de Saint-Guilhem-le-Désert : guide du visiteur*. J.-C. Richard, J.-M. Périn. Ed. Centre d'archéologie médiévale du Languedoc, 1999.
- www.saintguilhem-valleeheraut.fr
- www.saint-guilhem-le-desert.com

1. Un nom d'homme d'origine germanique.
2. Qui provenait certainement de l'abbaye voisine d'Aniane.
3. Grâce à un collectionneur originaire d'Aniane, puis du sculpteur américain George Grey Barnard.
4. Jean-Pierre Cavallé (1743-1808) est à l'origine d'une célèbre dynastie de facteurs d'orgues.
5. Célèbre pour son abbaye bénédictine fondée dans la seconde moitié du VIII^e siècle par saint Benoît d'Aniane, réformateur de la Règle.
6. Dont la garde était confiée à des familles nobles comme les Bermond d'Anduze.



©COTI Saint-Guilhem-le-Désert - vallée de l'Hérault

Saint-Guilhem-le-Désert : le village-rue qui dessert son abbatale.

Saint-Guilhem-le-Désert

Une oasis pour randonneurs

Un séjour dans les environs de Saint-Guilhem permettra de découvrir une magnifique région qui se prête à de belles randonnées, de difficultés variées. En raison du risque de chutes de pierres, le château au-dessus du village ne se visite plus. En revanche, l'ermitage tout proche est aisément accessible. Réalisable en une journée, le tour de la vallée offre de très belles vues sur le village.

Dans les environs, les curiosités naturelles ne manquent pas. La vallée de la Vis et son ancien méandre, plus connu sous le nom de cirque de Navacelles, vous impressionnera. Entre la grotte de Clamouse proche du village ou celle des Demoiselles, les amateurs de grottes auront le choix ! La plage aménagée du pont du Diable permet d'admirer la vallée de l'Hérault. En la remontant, on peut se baigner ou faire du canoë. Ne manquez pas le pont et la chapelle de Saint-Étienne d'Issensac.

Avec ses charmants villages⁽¹⁾, la vallée de la Buèges propose de belles randonnées dans un paysage de garrigues ou de forêts. Et Saint-Guilhem n'est pas loin du causse du Larzac et de ses commanderies de Templiers. La Couvertoirade est la mieux conservée, et Sainte-Eulalie-de-Cernon dispose d'hébergements. À Roquefort, la visite des fromageries permet de faire quelques provisions tout en y prenant le frais !

Vers le nord-est, le causse Noir offre aussi de belles randonnées : le prieuré de Saint-Jean-de-Balmes dans une forêt de pins, des points de vue spectaculaires sur les vallées de la Dourbie et de la Jonte. À proximité, les gorges du Tarn et le viaduc de Millau invitent à d'autres balades.

1. Saint-Jean, Pégairolles et Le Méjanel.

Musée d'Arles antique : exposition César

Les doigts à la conquête de l'œuvre

Jean-Pierre Brun, qui a perdu la vue lors d'un accident du travail, découvre les sculptures du bout des doigts et s'émerveille de certains détails : la finesse d'un drapé, la cuisse de Neptune, son galbe... Visite du musée d'Arles antique, avec pour guide le toucher et l'imagination.

Jean-Pierre Brun

Ingénieur de recherche au CNRS

Comment faire lorsque dans un musée l'on vous recommande une magnifique tête de César ou le merveilleux buste de Neptune, et qu'un rideau noir s'intercale entre vous et ces œuvres ? Qui n'aurait pas envie de déchirer ce rideau et d'observer ce qu'il y a derrière ? Hélas !, je ne peux me libérer de cet écran noir, mais la nature m'a pourvu de mains.

Lorsque l'on me le permet, mes doigts partent à la conquête de l'œuvre. À la découverte du relief et du volume, ils la parcourent en tous sens, telles des araignées, afin de me créer une sculpture virtuelle. Peut-être pas aussi fidèle que l'original, mais je m'en contente : l'œil n'a-t-il pas ses limites ?

Découvrir le nez coquin d'un buste

Quel plaisir de découvrir la tresse d'Aphrodite, un drapé extrêmement travaillé, le nez coquin d'un buste ou le nez cassé d'Auguste ! Si le temps, la visite le permet, je pense à l'artiste qui a produit cette statue, aux nombreuses heures passées plusieurs siècles auparavant : que de travail pour sortir ces pièces du Rhône !

La vue d'ensemble de l'œuvre est aussi une question d'imagination. La part d'imprécision me rend une vue d'ensemble floue. Et pourtant, les détails restent bien gravés dans mon esprit. La cuisse de Neptune, son galbe et son toucher m'ont ravi... Hélas, la seconde cuisse est absente – elle gît peut-être encore au fond du Rhône...

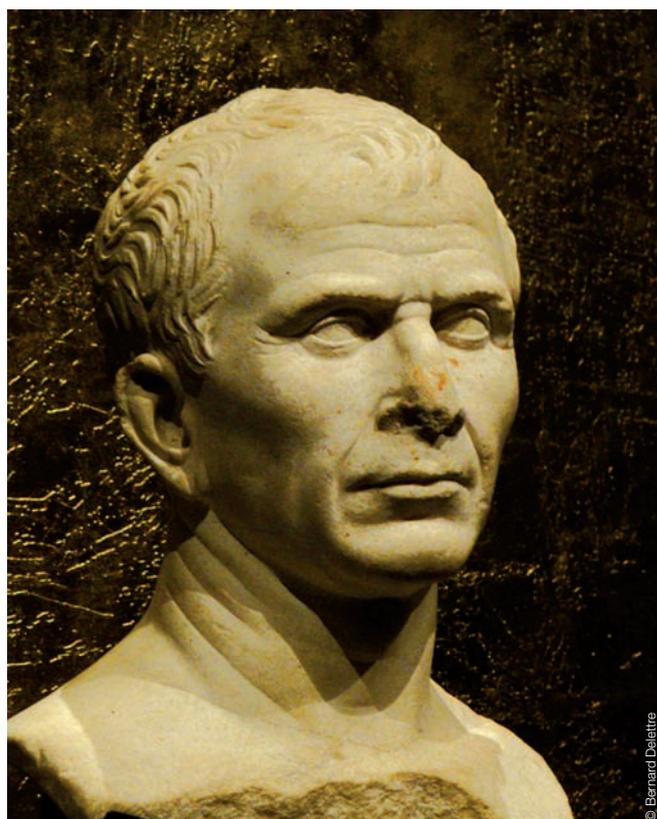
Ne m'en veuillez pas, je parle uniquement de ce que je vois, pardon de ce que je touche. En revanche, le César me reste inaccessible. Le guide vient pallier cette lacune par des explications verbales. En sortant du musée, j'entends : « *La chute de reins de Neptune est somptueuse* »... et j'ai raté cela ! Les visites sont toujours trop rapides : je passe à côté de belles formes.

Sentir les muscles sous le marbre

Lors d'un voyage à Florence, j'ai visité le musée national du Bargello dédié à la sculpture. Dès mon arrivée, j'ai eu

l'autorisation de toucher toutes les œuvres, et elles sont nombreuses. J'ai ainsi découvert le Bacchus de Michel-Ange : ce fut une révélation !

Je ne m'imaginai pas que la pierre pouvait donner une impression de vie. J'ai cru sentir les muscles sous le marbre. Ce toucher soyeux et froid est à la fois attirant et repoussant. J'ai compris l'expression « un marbre vivant ». À présent, il est temps de vous dire que toutes ces impressions m'ont été données uniquement par les mollets et les pieds de Bacchus. Vu sa taille – 2,07 m plus le piédestal d'un mètre environ –, je me suis promis de retourner à Florence avec un escabeau ! ●



Musée d'Arles antique : un buste de César impérial et inaccessible !

En savoir plus

Le musée du Louvre propose une galerie tactile et des visites descriptives d'une œuvre : www.louvrepour tous.fr

Il existe également un musée tactile de peinture ancienne et moderne à Bologne qui se propose d'éduquer les non-voyants et les mal voyants à l'art visuel, et expose des sculptures, reliefs et bas-reliefs inspirés des chefs-d'œuvre de la peinture italienne ancienne et moderne : www2.provincia.bologna.it

Parc du campus de Gif-sur-Yvette

Promenons-nous dans les bois...

Pendant que les hommes et femmes du campus de Gif-sur-Yvette programment, planifient et manipent, renard, chevreuil, et autres sangliers vagabondent, folâtrant ou se reposent dans les 67 hectares du domaine du CNRS. Une cohabitation insolite que le Club nature du CAES vous propose de découvrir par des visites au cœur d'un parc à la française d'inspiration Le Nôtre.

Laurent Mandeix

Reponsable du service Communication - Culture

Valérie Besson, Philippe Bouillaud, Marc Lemaire ou Michel Dumont vous serviront de guide. Ils vous donneront rendez-vous, un samedi matin, devant la barrière d'entrée du campus. Ces membres du Club nature de Gif seront votre sésame indispensable pour franchir le poste de garde du campus et déambuler dans le parc. Vous prendrez tout de suite à droite, en contournant le service du personnel de la délégation Île-de-France Sud du CNRS, dont le bâtiment se trouve être une partie des anciennes écuries du château. Suivez votre guide à travers les massifs de buis de l'ancien potager vers la roseraie, un des points incontournables de la visite.

Platane tricentenaire

Après avoir admiré l'agencement raffiné des parterres, levez les yeux et découvrez les séquoias plantés tout le long du parc et son vénérable doyen, un majestueux platane au moins tricentenaire. Votre guide vous expliquera en détail comment ces arbres dits « remarquables » ont été plantés, selon la mode de l'époque, pour impressionner le visiteur. Au loin, apercevez le rideau d'arbres plus communs destinés à l'origine au bois de chauffage. Remarquez les châtaigniers qui en délimitent le périmètre. Il y a 300 ans, les châtaignes servaient, entre autres, de nourriture aux hommes et aux cochons !

Aboiement d'alerte du chevreuil

Laissez-vous surprendre par les commentaires de vos hôtes et observez grâce aux jumelles qu'ils vous prêteront volontiers l'une des 110 espèces d'oiseaux recensées par le club. Peut-être aurez-vous la chance d'apercevoir un rapace ! Si vous êtes vraiment en veine, un chevreuil au loin, tous les sens en éveil, vous gratifiera d'un aboiement d'alerte – cri d'avertissement de l'animal –, avant de se précipiter dans les bois.

Après une heure et demie de marche, vous vous retrouverez, sans vous en être rendu compte, à votre point de départ. Valérie, Philippe, Marc ou Michel seront encore surpris par l'intérêt que vous aurez manifesté pour ce lieu pour lequel ils se sont tant investis et qui ne cesse de les surprendre. Ils penseront que leur action a du sens. Rejoignez alors la station de RER à moins de 600 mètres à vol d'oiseau, l'âme pleine d'une nature qui n'a plus l'air de craindre les hommes parce que certains passionnés ont généreusement donné de leur temps pour s'en préoccuper.



La roseraie du parc du CNRS



Paparazzi numérique

Marc Lemaire a rapporté d'un voyage aux États-Unis un dispositif de prises de vues à déclenchement automatique. L'objectif n'est pas de faire de belles photos, mais de surprendre et de comprendre la vie des animaux au hasard de leur déambulation dans leur milieu naturel. Tel ce couple de sangliers cherchant leur nourriture à la nuit tombée dans les feuilles des sous-bois du parc du CNRS.

Le château, le parc, le CNRS et le Club nature

En 1969, Michel Dumont décide, avec deux collègues, de fonder un club CAES afin de partager leur passion pour la protection de la nature. L'intérêt du club se porte immédiatement sur les oiseaux. Les membres aménagent une volière dans une ancienne animalerie avicole du campus. Car l'objectif initial d'étudier les oiseaux s'est rapidement doublé d'une assistance pour les volatiles blessés ou malades. La volière sert donc de maison de convalescence. Des centaines d'oiseaux éclamés ou mal-en-point ont ainsi pu reprendre leur envol après un passage dans ce dispensaire de fortune. Soigneurs bénévoles, Michel Dumont et ses collègues veillent sur leurs protégés à plumes ! Et puis la volière fut rasée. Il a fallu envisager l'activité d'une autre façon. Coprésidents du club depuis 2008, Valérie Besson et Philippe Bouillaud veillent désormais à la préservation de cette zone écologiquement sensible. Après 39 ans de présidence et de bons et loyaux services rendus à la nature et au club, Michel Dumont leur a passé le flambeau. Soulagé et confiant, il peut enfin se mettre au vert !

- Pour réserver votre visite au Club nature de Gif-sur-Yvette :
Valérie Besson - 01 69 82 39 55
ClubNature@caes.cnrs-gif.fr - www.caes.cnrs-gif.fr

 www.caes.cnrs.fr

Villa Clythia

Bain de jouvence pour une villa de bord de mer

Construite à la fin du XIX^e siècle, à la demande d'un médecin parisien, la Villa Clythia accueille aujourd'hui un village de vacances du CAES. Pour découvrir l'un des charmes de cette villa de bord de mer, levez les yeux au plafond !

Laurent Mandeix

Responsable Communication-Culture du CAES du CNRS



© Malik Hamza

L'art de la peinture dans l'un des angles de la salle « Mimosa ».

Dans le dernier quart du XIX^e siècle, Saint-Raphaël connaît une fréquentation nouvelle. Profitant d'une spéculation immobilière, la commune vend ses parcelles à des médecins, des personnalités des arts et sciences, des administrateurs et des hommes politiques dont les villas serviront de lieux de réception. C'est dans cette vague d'urbanisation qu'Henry Guéneau de Mussy, un médecin de l'École normale, commande à l'architecte Pierre Aublé⁽¹⁾ les plans et la construction de la Villa Clythia sur les hauteurs encore sauvages de Fréjus.

Devenue 150 ans plus tard le village de vacances du CAES du CNRS sur la Côte d'Azur, la demeure présente des caractéristiques des villas d'Aublé : faux bossages dans les parties basses, balustrades où alternent piliers et balustres de

terre cuite peinte, entablements toscans reposant sur des consoles à volutes et escalier en marbre blanc à deux volées droites.

Depuis sa construction, la villa a subi de nombreuses modifications⁽²⁾ hormis le plafond de la salle dite « Mimosa » qui reste d'origine. Orné de moulures et entièrement peint, le plafond présente, à chacun de ses angles, la figuration des arts et des sciences : la peinture, la musique, l'astronomie et l'architecture. À croire que ce plafond était prédestiné à son actuel propriétaire ! ●

1. Architecte ingénieur, Pierre Aublé (1842-1925) a supervisé la construction de la basilique Notre-Dame de la Victoire de Saint-Raphaël et de quelques hôtels remarquables. Il profite d'un marché de la spéculation développé par de nouveaux acquéreurs regroupés en petites communautés homogènes. Il devient ainsi le concepteur d'une soixantaine de villas dans les quartiers périphériques du centre-ville.

2. Seules les façades nord et est de la villa n'ont pas subi de modifications. Répertoire dans l'inventaire général du patrimoine culturel, réalisé région par région, la Villa Clythia ne bénéficie pas de « protection » au titre des Monuments historiques – ni pour le bâti ni pour les décors intérieurs.

Clythia

La nymphe marine éconduite

Libellé Clythia ou Clytie, le nom de Clythia est celui d'une océanide (nymphe marine dans la mythologie grecque). Clythia fut aimée d'Hélios, assimilé progressivement à Apollon – dieu de la musique et des arts. Puis délaissée pour Leucothoé. Amante abandonnée et jalouse, Clythia en réfère alors au père de sa rivale. Parce qu'elle l'avait déshonoré, Orchamos punit sa fille en l'enterrant vivante.

Hélios essaie en vain de la secourir. Il arrose alors la terre et le corps de son amante d'un nectar parfumé : il en naît l'encens.

Mais la mort de Leucothoé ne rapporte à Clythia que le ressentiment du dieu. Désespérée, elle s'assoit nue sur les rochers et y demeure durant neuf jours, sans eau ni nourriture, tournée vers le soleil, suivant du regard la course du char de son bien-aimé. Jaunie et brunie par son éclat, elle se change alors en tournesol.



Clythia métamorphosée en héliotrope.



Les données ne prédisent pas
un tsunami avec une certitude absolue :
je suggère d'attendre !
(*)

(*)The data don't predict a tsunami with absolute certainty : I still say we wait!

© Union of Concerned Scientists / Cartoon by Raul de la Nuez

Fondé en 1969, l'UCS (Union of Concerned Scientists) est un groupe américain indépendant de scientifiques et de citoyens œuvrant pour l'environnement et un monde plus sûr. Pour en savoir plus : www.ucsusa.org

Mandat 2007-2011 du conseil d'administration

Bilan d'une belle aventure

Vous avez passé vos vertes années et même les plus colorées à observer les étoiles, surveiller le développement d'organismes vivants, régler au plus précis vos appareils d'analyse, simuler des événements sur vos ordinateurs, étudier des réactions de plus en plus élaborées, fouiller des textes ou des sites anciens ou assister tous ceux qui réalisaient ces fouilles ou expériences, vous avez de plus la fibre sociale, venez-nous rejoindre au bureau national du CAES pour de nouvelles aventures.

Comme nous, vous penserez peut-être que votre rôle est de coordonner les interactions entre les instances élues, les différents services du siège, les centres de vacances, les régions et les Clas, de veiller au maintien de nos actions, d'en créer de nouvelles, de surveiller nos dépenses et notre patrimoine. Nous étions loin du compte. Nous avons découvert les joies et les affres de tout un tas de métiers.

Retour sur quatre années d'émotion et de joie, mais aussi d'incertitude et d'angoisse.

Nous avons commencé par être comédiens. Dès le début du mandat, alors que quelques mois plus tôt tout semblait aller pour le mieux, nous apprenions que le résultat financier de l'exercice 2006 n'était pas brillant. Mais déjà un concert de musique de chambre en région parisienne avait ouvert les festivités de notre cinquantenaire. Nous avons donc mis un masque souriant sur notre triste mine pour souffler avec vous, au son des orgues de barbarie du musée des Arts forains, nos cinquante bougies. Puis stimulés par votre présence et l'enthousiasme de nos troupes, nous avons suivi, avec bonne humeur, les festivités qui se sont déroulées dans la France entière : rallyes, chants, danses, théâtres, spectacles musicaux et autre tour de France à la voile.

Les lampions éteints et les gâteaux savourés, nous sommes devenus détectives. Un déficit pourquoi ? Tout semblait sous contrôle. La nouvelle convention votée en 2005 prévoyait une augmentation substantielle de notre subvention pendant cinq ans. Cette augmentation permettait d'envisager une amélioration des courbes de subventionnement des enfants et des familles et de proposer un prix de référence très attractif pour le subventionnement des journées en accueil de loisirs sans hébergement (ALSH), tout en renforçant notre patrimoine. Ces propositions avaient été actées par votes du conseil d'administration et leurs effets devaient effectivement porter sur le bilan 2006. Nous savions que depuis quelques années déjà les départs en retraite étaient fort nombreux. Mais notre

enquête révélait que nous avions sous-estimé l'arrivée massive de jeunes agents, en début de carrière et parents de jeunes enfants, donc mieux subventionnés que leurs aînés partis à la retraite. Insuffisamment anticipée, cette évolution a entraîné de forts dépassements de nos prévisions budgétaires en 2006 qui ont perduré l'année suivante, aggravée par une augmentation très faible de notre subvention, contrairement aux promesses faites.

D'enquêteurs, nous sommes devenus financiers pour trouver les moyens de redresser nos finances. Nous avons dû pour ce faire prendre, provisoirement, mais dans tous les domaines, des mesures d'économie.

Notre équilibre financier rétabli, il était temps de faire des projets, mais comment les financer ? Nous avons donc gardé notre tenue de financier et nous nous sommes lancés dans la simulation des courbes de CAF, sigle très ambigu qui signifie « capacité d'autofinancement » et non pas « caisse d'allocations familiales » comme on pourrait le croire, en premier lieu. La CAF est un indicateur très subtil puisqu'il prévoit que plus on investit plus il augmente. La CAF permet de rembourser les emprunts et d'investir à nouveau, sur nos ressources propres, à condition bien sûr que le résultat de l'exercice annuel soit équilibré. Tout cela pour dire que certains investissements peuvent être autofinancés et que d'autres nécessitent des emprunts.

Les premières années du mandat, nous nous sommes contentés d'autofinancer nos projets comme la rénovation des toitures d'Aussois et celle de certains gîtes à Oléron et Fréjus et de commencer à réactualiser notre site Web, pour ne parler que des plus spectaculaires. Puis les circonstances et la santé retrouvée de nos finances nous ont amenés à envisager un emprunt pour réaliser de plus amples travaux.

Le passage de la tempête Xynthia sur notre village de La Vieille Perrotine en Oléron a provoqué de lourds dégâts. La détérioration du site nous a incités à prendre rapidement des mesures pour redonner un aspect attrayant au paysage et pour rénover les bâtiments centraux de notre village. L'architecte trouvé, les plans approuvés, un emprunt voté par le conseil d'administration et nous voilà devenus maîtres d'ouvrage. Mais où avaient bien pu passer nos actes de propriété ? Redevenus quelque temps enquêteurs, les documents ont été retrouvés et les diagnostics obligatoires (plomb, termites, amiante...) ont été demandés. Confiants, quelle n'a pas été notre stupeur en recevant les résultats d'un laboratoire accrédité nous annonçant qu'il y avait de l'amiante sur tous les



© Réalisation Paulette Mechina

murs. Expertise et contre-expertise, nouvelles analyses. Trois mois plus tard, trois laboratoires, dont le premier sollicité, affirmaient qu'il n'y avait pas d'amiante. La programmation des travaux pouvait reprendre. Entre-temps, la première phase concernant l'environnement extérieur avait été réalisée et il ne restait qu'à demander le permis de construire pour la modification des bâtiments. Mais entre-temps, Oléron était devenue zone protégée et les formalités considérablement alourdies. Notre mandat s'est arrêté là. Ce seront nos successeurs qui continueront cette saga.

Maître d'ouvrage, nous l'étions aussi à Fréjus puisque l'ouverture, au printemps 2008, de nouveaux studios à la Villa Clythia avait permis l'accueil d'un plus grand nombre de vacanciers ; mais force avait été de constater que la piscine était devenue trop petite, l'été, pour accueillir tout le monde. La réalisation d'une piscine plus grande a donc été votée, mais elle nécessitait, elle aussi, un permis de construire. La Villa Clythia étant répertoriée au patrimoine régional, les problèmes étaient semblables à ceux d'Oléron et nous venons à peine d'obtenir l'autorisation de modifier notre espace aquatique.

Tout au long du mandat, nous avons aussi eu un rôle de médiateur, en premier lieu avec la direction du CNRS pour la renégociation de la Convention sous l'égide des syndicats. Un rôle de négociateur également, chaque année, pour revendiquer et décrocher des budgets en progression. Négociateurs, nous l'étions aussi pour revoir et corriger nos conventions avec les associations partenaires et plus récemment pour signer celles avec les délégations régionales.

Nous ne saurions terminer sans parler du travail long et difficile entrepris par la commission Communication qui a eu en charge la refonte de notre journal à la suite du départ de notre journaliste. Avec eux, nous avons plongé dans les arcanes des métiers de la communication électronique pour la refonte de notre site Web, longuement réfléchi à la possibilité d'installer la visioconférence au siège et dans les villages de vacances et réalisé la première étape qui consistait à changer nos lignes téléphoniques pour permettre un débit d'informations suffisant.

À leur tour, nos successeurs vont coiffer de multiples casquettes pour réaliser les projets en cours, terminer les toitures d'Aussois, envisager une rénovation complète de ses appartements et reprendre le schéma directeur.

Un mandat, c'est long et c'est court. Au début, c'est une éternité. Quatre ans plus tard, c'est déjà fini ! Merci à tous les élus et professionnels qui travaillent dans l'ombre et qui permettent à l'association de fonctionner aussi bien. Les élus passent mais les professionnels restent. Ce sont eux notre mémoire et eux qui connaissent les rouages de chaque métier. Ce sont de précieux conseillers. Merci aussi à tous ces élus bénévoles qui donnent leur temps, leur énergie et leurs idées pour procurer détente et loisirs à leurs collègues. La plupart d'entre eux vous diront que si c'était à refaire, ils recommenceraient.

Yannik Hoppiliard
Présidente du CAES du CNRS (mandat 2007-2011)

La recherche là où on ne l'attend pas

Le tour du monde en 14 600 jours



DR
Jacky Lanoisellé.

En 40 ans de carrière, Jacky Lanoisellé a sillonné les mers, du sud au nord et d'est en ouest, sur brise-glace et autres bateaux océanographiques de toutes nationalités. Marin, océanographe ou aventurier ? Entretien avec un ingénieur d'études du CNRS dont le métier hors du commun constitue aussi un aspect de la recherche.

Que faisiez-vous sur un bateau de recherche ?

Jacky Lanoisellé : J'étais chargé de l'entretien technique et de la préparation de systèmes de relevés de mesures, ainsi que de leur mise en place sur divers océans du monde. Mon labo ancré à Paris étudie les processus de la variabilité océanique et leurs interactions avec le changement climatique ⁽¹⁾. Une autre partie de ma mission consistait à suivre, sur terre ⁽²⁾, l'évolution technologique de ces appareils de mesure pour proposer les instruments les plus pertinents aux chercheurs. En résumé, un métier mixte de marin et de technicien spécialisé.

Comment vous êtes-vous retrouvé sur un bateau de recherche ?

J'étais contractuel depuis six ans à la faculté d'Orsay en physique nucléaire – devenue depuis l'IN2P3. Un beau jour de mars 1968, j'ai vu une petite annonce : « *Le laboratoire d'Océanographie physique du Muséum national d'histoire naturelle recherche un technicien pour partir en mer* ». Depuis l'âge de 20 ans, j'étais moniteur en école de voile en Bretagne. Quand je me suis présenté, on m'a demandé : « *Ça ne vous dérange pas d'être en mer plusieurs mois par an ?* » J'ai répondu : « *Non, au contraire !* » « *OK ! Vous faites l'affaire.* » Voilà l'embauche. C'était les Trente glorieuses...

Gardez-vous un souvenir de votre première mission ?

C'était sur la bouée Cousteau qui mouillait en Méditerranée entre Nice et Calvi. Les missions scientifiques s'étaient sur quinze jours. L'équipage de la bouée faisait lui des rotations tous les mois. Le petit bateau, qui emmenait jusqu'à destination l'équipe scientifique, transportait également un homme d'équipage de la bouée. Lui comme moi embarquions pour la première fois. Au bout de trois jours, le gars pleurait ! Il se sentait isolé et perdu. Il n'avait pas vu sa femme, son enfant... Pendant les quinze jours jusqu'à la navette suivante, nous avons eu beaucoup de mal à le calmer. On lui disait : « *Patiente, bon sang ! Ça n'est rien, quinze jours !* » Il venait manger de temps en temps, mais ne voulait rien faire. Je crois que c'est une question de caractère. Moi, tout de suite ça m'a plu cette vie ! Lui, il a fait une dépression.

Un suivi psychologique est-il nécessaire ?

Quel suivi psychologique ? Les gens embarquaient sur la base du volontariat. S'ils ne voulaient pas partir, on ne les obligeait pas. J'ai toujours rencontré des gens heureux de naviguer. À part cet homme d'équipage de la bouée Cousteau, je n'ai jamais vu personne craquer.

Même lors du retour sur la terre ferme ?

C'est vrai que c'est peut-être dur les premiers jours. On se demande ce que l'on fait là ! Fort de mon expérience, j'ai prévenu mes collègues, de jeunes parents, qui partaient pour la première fois : « *Quand vous rentrerez, vous allez avoir l'impression que vos enfants vous font la tête. Ne vous inquiétez pas, ça ne dure que 48 heures. Après, c'est la grande fête !* » Je crois que pendant notre absence, les enfants continuent leur vie sans nous... Lorsque l'on rentre, on attend peut-être trop qu'ils nous sautent au cou ! C'est une courte période de réadaptation incontournable, pour eux et pour nous.

Un bonheur en mer ?

L'Indonésie. Il y a des îles extraordinaires là-bas. J'étais jeune, l'espace d'un instant, je me suis dit : « *Allez, je démissionne, j'ouvre une boîte de location de voiliers...* » C'était juste un fantasme, je n'ai pas une tête de patron ! En plus, c'était politiquement tendu...

Une frayeur ?

L'aventure fait partie des choses que j'aime. Quand il y a un petit peu de piment, j'adore ! Cela dit, une fois peut-être... Et encore sur la première bouée Cousteau ! On a essuyé un coup de vent de 84 nœuds ⁽³⁾ ! On avait tout attaché. Impossible de se lever. Chacun était couché dans sa bannette, tenant son matelas. Ma vraie peur a été qu'un bateau vienne nous « taper ». Ça a duré quelques heures, puis le vent est retombé à 60 nœuds – c'est quand même force 11. Et on a commencé à revoir la mer.

Le salaire de la peur ?

Assez tardivement en 1997 ou 1998, il y a eu une rémunération officielle pour ceux qui travaillent jour et nuit sur les accélérateurs ou qui embarquent en bateau. Le CNRS verse un « bonus », en fonction du nombre de jours en mer. Avant, on recevait 70 F par jour (45 € en 2008).



Mission la plus longue : deux mois et demi à bord d'un brise-glace dans la mer du Labrador avec deux jours d'escale au Groenland !

Présentez-nous vos compagnons de voyage !

Maintenant, quand on part, plusieurs groupes occupent le bateau. Pour rentabiliser le coût, plusieurs manips se font en même temps. Cela crée une véritable communauté avec ceux de Brest, de Villefranche ou de Banyuls... Une sorte de grand labo éclaté que le CNRS ne peut pas connaître sur terre !

Et entre deux manips ?

On prépare, on vérifie. Un bateau, ce n'est pas un magasin d'électroménager où les cafetières sont au choix, les unes à côté des autres, avec un simple branchement à faire ! Sinon, on trouve le temps de se détendre au débotté. J'ai une heure, alors je dors !

Qu'en est-il du sommeil, justement ?

En mission, il faut rentabiliser l'utilisation d'un bateau. On travaille donc 24 heures sur 24. On fait des quarts. Et on dort par bribes, question d'habitude.

Mixte, la vie à bord ?

Maintenant bien sûr ! Mais en 1968, sur la bouée Cousteau par exemple, il n'y avait que des hommes. Pour certains chercheurs, il était impensable qu'une femme puisse venir ! Ils se disaient : « *Si je suis sur une bouée avec des femmes à bord, ma femme n'appréciera pas...* » À l'époque, c'était la mentalité générale. Heureusement, ces comportements ont changé.

Votre plus longue mission ?

Deux mois et demi à bord d'un brise-glace canadien dans la mer du Labrador pendant l'hiver de 1978. Avec au milieu deux jours d'escale au Groenland quand même. À l'époque, nous n'avions ni GPS ni téléphone satellitaire. On se disait au revoir sur le pas de la porte et on ne se parlait pas jusqu'au retour.

Un regret ?

C'est d'être retraité ! L'aventure me manque. De toute façon, avec l'évolution constante d'un matériel de plus en plus miniature et transportable, les chercheurs vont pouvoir faire le travail eux-mêmes. Le métier que j'ai exercé est appelé à disparaître, un jour ou l'autre. Mais j'aurai navigué jusqu'au dernier jour ! Je suis rentré de ma dernière mission au Spitzberg le 1^{er} mars, la veille de mon anniversaire ! ●

Propos recueillis par Laurent Mandeix

1. Laboratoire d'océanographie, du climat, expérimentations et approches numériques (Locean).
2. Dans des revues spécialisées ou sur Internet.
3. Soit 155 km/h. Unité de vitesse utilisée en navigation maritime et aérienne, un nœud égale un mille marin par heure, soit environ 1,852 km/h. La vitesse du vent est mesurée sur une échelle empirique dite de Beaufort qui varie de 0 à 12 - 0 correspond à une mer calme, 12 à un ouragan.

Bouée Cousteau

Un labo sous les flots



N'avez-vous jamais rêvé d'une bouée... habitable de 60 m² ? Proposée par le commandant Cousteau et lancée en mai 1963, la bouée Cousteau a permis de réaliser des observations jusqu'à 50 mètres de profondeur. Armée par deux hommes d'équipage, elle pouvait accueillir six chercheurs.

D'un poids de 250 tonnes, cette plateforme-laboratoire atteignait une hauteur de 60 mètres, dont 50 immergés.

À 25 mètres sous la flottaison, elle abritait cinq niveaux de laboratoires - accessibles par ascenseur -, d'où l'on pouvait observer l'extérieur par une vingtaine de hublots. À son sommet situé à 10 mètres au-dessus du niveau de la mer, une cabine abritait un quartier d'habitation surmontée d'une plateforme pour hélicoptère.

En 1965, un incendie ravagea la bouée. Réfugiés à bord d'un canot pneumatique, ses occupants ont dérivé pendant 36 heures avant d'être secourus. Indisponible pendant un an, la bouée rebaptisée Borha* fut dotée d'une nouvelle tête et remplacée à son emplacement initial. Rachetée et restaurée**, elle vient de déménager !

* Bouée océanique de recherche habitée. ** <http://bit.ly/hiuOgG>

Henri Ostrowiecki

La quête de la tranquillité d'esprit

Henri Ostrowiecki n'aime pas que l'on écorche son nom. C'est sans doute pour cette raison que tout le monde l'appelle Ostro.

À 73 ans, il conserve encore une abondante chevelure, héritage de son père. Avec la moustache, l'ensemble évoque un étrange mélange d'Einstein, d'Omar Sharif et de Cavanna. Dans cette broussaille blanche, le regard vif qui ne manque rien du monde se plante droit dans vos yeux avec une légère tristesse, une légère inquiétude, la candide alarme d'un enfant fiévreux face au médecin sortant le stéthoscope de sa trousse.

« Je me suis mis à écrire sans pouvoir m'arrêter »

Il faut dire qu'en ce mardi de février, Ostro est plus fébrile que d'ordinaire... Il est dans l'attente d'un des événements majeurs de sa vie : la parution et la présentation publique de son livre *La Demi-douce*, le mois suivant. Ce livre, au titre mystérieux – nom d'une lime plate utilisée pour le travail des métaux –, il vient enfin de l'achever après plus de 50 ans de maturation. Et il n'en revient toujours pas : « *C'est comme si c'était un autre que moi qui l'avait écrit.* »

Les premiers mots de ce qui est le récit d'une partie de sa propre histoire, il les couche sur un cahier, une nuit de juillet 1959 alors qu'il est de faction dans la garnison de Bizerte en Tunisie : « *Je me suis mis à écrire sans pouvoir m'arrêter.* » Plus qu'un jaillissement, les phrases qui soudain se succèdent sont une révolte. Des révoltes.

Celle de l'enfant qui, un soir de 1941, ne voit pas rentrer son père arrêté puis déporté à Auschwitz. Un père presque irréel dont il conserve précieusement la photo. Il n'en a aucun souvenir.

La révolte du petit garçon de 5 ans « raflé » avec sa mère l'année suivante dans sa maison de Ménilmontant et qui sera hanté toute sa vie par le dernier regard qu'elle lui adresse, sans un mot, tandis qu'on les sépare parce qu'il a la rougeole. Elle non plus ne reviendra pas du camp de la mort.

Enfin, celle de l'adolescent qui ne put faire autrement que de rejeter le monde entier.

Après l'avoir caché dans un village du Limousin, l'oncle et la tante du jeune Henri le recueillent chez eux à Gentilly, dans la banlieue parisienne, et l'encouragent à faire des études comme leurs enfants, ses deux cousins. En vain. « *J'étais en révolte contre tout. J'étais fasciné*

par les gens qui faisaient des études, par le mot « ingénieur », par la recherche, mais en même temps je refusais de jouer dans cette cour-là. ». Alors ce sera le monde ouvrier, le travail du métal. « *Le 7 juillet 1954, c'est le jour de ma première inscription à la sécurité sociale. Mon entrée dans le monde du travail.* ». Il a 16 ans.

« Je me suis dit : j'ai rendez-vous avec l'histoire ! »

D'atelier en atelier, le jeune homme traîne son mal-être dans une ombre si épaisse qu'il pense même arrêter de vivre. Le retour du service militaire signifie aussi le retour à l'usine, ce qui ne lui semble plus possible. Alors cherchant une porte de sortie, il s'inscrit aux cours du CNAM. Ingénieur ? Un rêve enfoui et surtout une quête pour répondre aux éternelles questions qui jalonnent sa vie : est-ce que j'en suis capable ? Est-ce que je vais être à la hauteur ?

Pendant ce temps, il faut continuer à assurer le quotidien. Les années 1960 sont la période du plein emploi. Une annonce dans *L'Usine nouvelle* et c'est 10 ou 15 propositions en retour. Grâce à son expérience, l'ouvrier troque « la paire de bleus » contre la blouse blanche : « *J'étais devenu petit chef. Mais j'ai vite fait le tour de la question, reconnaît-il. Alors j'ai continué à chercher.* »

Et puis un jour, il trouve une réponse à son annonce avec l'intitulé suivant : Faculté des sciences, laboratoire de Chimie-Physique, 11 rue Pierre Curie, Paris 5^e. « *J'avais 23 ans, j'étais sur le point de dire banco à une autre annonce qui me donnait 120 000 F ! Au CNRS, c'était 45 000. Mais je me suis dit : j'ai rendez-vous avec l'histoire.* »

« Je ne suis qu'un usurpateur »

Avec ce nouvel environnement, il découvre une « patronne », chercheur en physique et en chimie qui ne ressemble en rien aux « chefs » auxquels il a eu affaire dans le monde de l'usine. Un professeur qui l'encourage à continuer ses cours au CNAM.

Quand il évoque sa carrière dans le milieu scientifique, le visage d'Ostro s'éclaire. Il se souvient encore de sa première mission à l'étranger. Envoyé en Italie pour recueillir la première mesure du rayonnement synchrotron, il revient avec des relevés dont le technicien qu'il est alors n'évalue pas les prolongements actuels utilisés pour l'étude de la matière.

Il se souvient aussi des dix dernières années de sa carrière, détaché au ministère de la Recherche en tant que chargé de la médiation culturelle. Le couronnement de 39 ans passés au CNRS.



© Laurent Mandeix

Henri Ostrowiecki sous son escalier qu'il a fait concevoir en bois parce que la ferraille il en avait trop soulevé !

Malgré tout, son insatisfaction demeure : « *Je n'ai fait que du bricolage d'études. Je frime, je ne suis qu'un usurpateur, à la marge des choses. Oui, j'ai mis les mains dans la science, mais lorsque je parle du rayonnement synchrotron par exemple, je suis sec au bout de trois mots. Je traîne toujours dans mes poches des bouquins sur la physique quantique que je voudrais comprendre. Juste pour ma tranquillité d'esprit.* »

Un souvenir d'Auschwitz

Il y a 12 ans, il s'est installé à Montreuil, dans une ancienne maternité. Un joyeux bazar où rien n'est rangé, mais où tout semble à sa place. Autant de témoignages de la vie, du vestibule au salon, « *une ancienne salle d'accouchement où, murmure-t-il en souriant, on peut encore entendre le cri des bébés.* »

Sa place préférée, c'est une petite alcôve d'où le regard embrasse le cerisier, dehors, dans un improbable jardin clos, presque secret, ainsi que l'escalier central qu'il a fait concevoir et fabriquer comme on commande une œuvre d'art. L'ouvrage, il l'a voulu en bois parce que la ferraille, il en avait trop soulevé.

Il a gardé la réponse du laboratoire à son annonce dans une pièce au premier étage. Avec le reste. Tout est là, quelque part dans un des dossiers entassés sur son bureau. Ou sur les étagères entre *La Psychanalyse du feu* de Bachelard et un livre sur le diagramme de Feynman – deux personnalités atypiques comme il les aime.

Tout est là. Avec sa mémoire et ses questions. Dans l'effrayant silence d'un boulon rouillé de la Judenramp

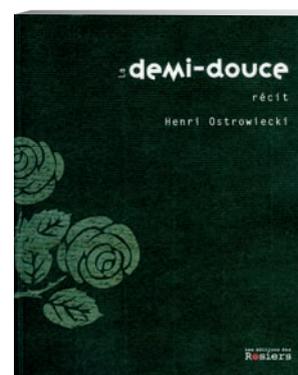
d'Auschwitz, ramassé, volé lors du voyage qu'il a finalement décidé de faire l'an dernier. Un bout de métal qu'il a fait encadrer pour l'accrocher au mur.

Tout ce qu'il a accompli, de sa mutinerie contre l'école à son diplôme d'ingénieur métallurgiste, de son entrée comme technicien au CNRS à son détachement au ministère de la Recherche, de sa nuit de Bizerte à ce livre qu'il a présenté le 31 mars au Mémorial de la Shoah pour enfin donner une sépulture à ses parents, tout contient, en filigrane, la quête de l'enfant qui, depuis le 17 juillet 1942, cherche la preuve qu'il avait le droit de vivre.

Aujourd'hui Ostro dit qu'il est heureux. On ne saurait dire si sa quête a abouti. Mais il sourit. Les silences qui l'habitaient reposent maintenant dans les pages d'un livre. ●

Laurent Mandeix

Responsable Communication-Culture du CAES du CNRS



La Demi-douce

Récit
Henri Ostrowiecki
Éditions des Rosiers
10, rue de Champfleury
92310 Sèvres

Solidarité
Proximité
Confiance
Engagement



casden



BANQUE POPULAIRE

La CASDEN affirme ses valeurs d'entraide et de solidarité et donne à tous les personnels de l'Éducation, de la Recherche et de la Culture la possibilité de réaliser leurs projets dans les meilleures conditions. Partager avec vous une relation de confiance, à la CASDEN c'est une priorité.

Un réseau de Chargées de Relation Enseignement Supérieur et Recherche à votre disposition

■ Coordonnées disponibles sur www.casden.fr